

— Je sais l'histoire... — dit-il... — Oui... oui... je la sais.  
— Ma pauvre mère, — reprit Wilding. — Elle avait été cruellement trompée, et comme elle en a souffert ! Mais ses lèvrées sont toujours restées muettes à ce sujet. Par qui a-t-elle été trompée et dans quelles circonstances ce grand malheur lui est-il arrivé, monsieur ? Dieu seul le sait. Ma pauvre chère mère n'a jamais voulu trahir le secret de celui qui avait trahi sa confiance, jamais...

— Elle avait résolu de se taire, — interrompit Bintrey promenant de nouveau cet excellent vin dans son gosier ; — elle a dû garder le silence.

— “ Tes père et mère honoreras, ” — reprit Wilding qui sanglotait toujours... — “ afin de vivre longuement. ” Quand j'étais aux Enfants Trouvés, monsieur Bintrey, je me sentais peu disposé à souscrire de bon cœur à ce commandement. Cependant je suis arrivé bien vite à honorer ma mère profondément, de toute mon âme, et je révere maintenant sa mémoire.

— Vous la révèrez ? — dit Bintrey.

— Pendant sept heureuses années, — continua Wilding avec le même accent de simple et virile douleur et sans songer à rougir de ses larmes, — pendant sept ans, mon excellente mère fut ici l'associée de mes prédécesseurs Peblesson. Neveu. Lorsque j'atteignis ma majorité, elle me transmit la part dont elle avait hérité dans cette maison, puis elle racheta pour moi la part de Peblesson ; elle me laissa tout ce qu'elle possédait, tout, hormis cet anneau de deuil que vous portez au doigt... Elle n'est plus ! Il n'y a pas six mois qu'elle vint un matin au Carrefour des Ecloppés pour y lire de ses yeux la nouvelle enseigne : Wilding et Co. Et pourtant elle n'est plus !

M. Bintrey murmurait quelques-unes de ces formules un peu banales, qui sont à peu près tout ce qu'un étranger peut dire à un fils pleurant une perte irréparable, lorsque l'entrée de M. George Vendale, le nouvel associé de la maison, vint donner un nouveau cours à l'entretien.

Ce dernier était un beau jeune homme, du même âge à peu près que Wilding, à la tournure lestée, à l'œil vif et résolu.

— Bonjour, Wilding, — fit-il, en serrant la main de son associé. Je viens de trouver sur votre bureau une lettre non décachetée...

— Est-elle à mon adresse ou à la vôtre ?

— A l'adresse de la maison.

— Alors ouvrez-la, George et lisez-la tout haut, pour nous en débarrasser et y répondre, s'il y a lieu, avant l'heure du courrier.

— Bon, — reprit Vendale. — Elle est tout simplement de notre correspondant de Neuchâtel, le fabricant de vin de champagne. Tenez, je la lis.

CHER MONSIEUR,

Nous recevons votre honorée du 28 dernier nous annonçant votre association avec M. Vendale, et nous vous prions d'en recevoir nos sincères félicitations. Permettez-nous de profiter de cette occasion pour vous recommander d'une façon toute particulière M. Jules Obenreizer...

Impossible ! — s'écria Vendale. — Impossible !

Wilding releva la tête.

— Quoi donc ? — fit-il. — Qu'est-ce qui est impossible ?

— C'est ce nom, — répliqua Vendale en souriant. — S'appelle-t-on Obenreizer, je vous le demande ? ... Je continue...

Pour vous recommander d'une façon toute particulière M. Jules Obenreizer, Soho Square, Londres (côté Nord), amplement accrédité désormais comme notre agent et qui a eu l'honneur de faire connaissance avec M. Vendale, en Suisse, son pays natal.

Lui ! — fit Vendale qui s'interrompit encore une fois. — Monsieur Obenreizer ? ... Eh ! oui vraiment ! ... Où donc avais-je la tête ? Je me souviens à présent.

Il poursuivit : —

Alors que M. Obenreizer voyageait avec sa nièce...

Avec sa... ? — dit Vendale. — La nièce d'Obenreizer ! Eh ! effet, je les ai rencontrés lors de mon dernier voyage en Suisse, et j'ai voyagé quelque temps avec eux, puis je les ai quittés. Je les ai retrouvés encore deux ans après, à mon second voyage, je ne les ai jamais revus depuis. La nièce de Obenreizer ! Eh ! oui, c'est possible après tout. Continuons : —

M. Obenreizer possède toute notre confiance, et nous ne doutons pas un instant de l'estime que vous accorderiez à son mérite. Et cela est dûment signé pour la maison : Desfresnier et Cie. Bien... bien... je me charge de voir sous peu Monsieur Obenreizer et de savoir ce qu'il est. Eh bien ! Wilding, n'est-ce point cette après-midi que nous devons visiter ces fameux caveaux qui sont l'orgueil de la maison Peblesson... Pardon ! de la maison Wilding and Co.

— Descendez seul, je vous prie, et remettons à un autre jour notre visite en commun. Je suis un peu fatigué aujourd'hui, et je sens que mes bourdonnements dans la tête me reprendraient si je m'exposais à l'odeur de la cave.

George Vendale regarda son associé avec un affectueux intérêt. Depuis la mort de sa mère, Wilding était sujet à des maux de tête et à des étourdissements, qui se manifestaient au dehors par une excessive coloration du visage. Cette affection, provoquée sans doute par un excès de fatigue, ne dénotait pas un tempérament très robuste et ne laissait pas d'inquiéter les amis du jeune négociant.

— Ne faites pas attention à moi, reprit vivement Wilding. Ce n'est rien. Seulement j'ai encore besoin de quelques ménagements. M. Bintrey me tiendra compagnie en votre absence.

## CHAPITRE IV

### UN MAUVAIS PRÉSAGE

George Vendale avait raison de dire que les caveaux creusés sous le Carrefour des Ecloppés étaient l'orgueil de la maison. Ces voûtes étaient très spacieuses et très anciennes et il y avait là une crypte fort curieuse. C'était, suivant les uns, le vieux réfectoire d'un monastère, suivant les autres, une ancienne chapelle. Quelques antiquaires enthousiastes voulaient même y voir les restes d'un temple païen.

George alluma une chaudière et descendit lentement. La lettre qu'il venait de lire avait éveillé en lui certains souvenirs qui n'avaient rien de commun avec les affaires de Wilding and Co, ni avec la maison Desfresnier ; et Wilding, — s'il était né observateur, aurait pu remarquer une rougeur soudaine sur les traits de son associé, un moment auparavant, pendant qu'il lisait le passage de la lettre datée de Neuchâtel, dans laquelle il était question de la nièce de M. Obenreizer.

Tout entier à de riantes pensées, Georges marchait à travers les caves. Au tournant d'un passage voûté, il aperçut une lumière semblable à celle qu'il portait à la main.

— Est-ce vous qui êtes là, Joey ? — demanda-t-il.

— Ne devrais-je pas plutôt dire : Est-ce vous, monsieur George ? C'est mon affaire à moi d'être ici ; ce n'est pas la vôtre.

— Allons ! ne grondez pas, Joey.

— Je ne gronde pas, — fit le garçon de cave, — si quelque chose gronde en moi, c'est le vin que j'ai respiré et pris par les pores, mais ce n'est pas moi. Oh ! si vous restiez dans les caves assez longtemps pour que les vapeurs vous étourdissent, vous m'en diriez des nouvelles... Mais quoi ! vous voilà donc entré régulièrement dans nos affaires, monsieur George ?

— Régulièrement, j'espère que vous n'y trouvez rien à redire ?

— Dieu m'en préserve ! mais au moins, ne changez pas la raison sociale. Ne faites pas cela. M. Wilding l'a déjà fait une fois. Et, je vous le demande, n'aurait-il pas mieux valu conserver “ Peblesson neveu ” qui avait toujours eu la chance. Oh ! ne doit jamais changer la chance quand elle est bonne.

Joey Laddle était le chef des garçons de cave de Wilding and Co. ; un homme haut et grave, solidement bâti, qui avait été garçon de cave depuis son enfance et qui, en passant sa vie dans ces souterrains bas et noirs, au milieu d'une atmosphère moisie, y avait contracté une humeur sombre, à laquelle se joignait maintenant le caractère grondeur des vieux serveurs. Au demeurant et malgré ces petits défauts, Joey Laddle était le meilleur homme du monde. Sa vie s'était tellement identifiée avec les intérêts de la maison qu'il l'eût sa-